

pas, car il s'était rencontré nez à nez avec les brigands qui rapportaient sur leurs épaules le cadavre encore palpitant de leur victime. Ils entrèrent, refermèrent la porte, jetèrent le corps mort au milieu de la chambre, et allumèrent la lampe. A sa grande surprise, Grassouillet reconnut parfaitement la victime : c'était un ours monstrueux, et l'un des porteurs était Thomas, son fidèle domestique. Le marchand de bonnets, entièrement rassuré, devina qu'il avait fait un coq-à-l'âne, et que, lorsqu'il croyait que Jean et Julien parlaient de lui, il n'était question que de l'ours. Il ne dit pas un mot de cela aux trois chasseurs, et il se borna à leur faire amicalement des reproches pour ne l'avoir pas réveillé, car il aurait eu un grand plaisir à les accompagner, etc., etc.

— Quand à vous, Thomas, j'ai cru que vous m'aviez abandonné dans la forêt, et je crois que j'y dormirais encore si un mauvais rêve ne m'avait pas réveillé.

Alors mon ami Grassouillet se mit à leur raconter son rêve. A mesure qu'il avançait dans son récit, les trois chasseurs se regardaient avec surprise, et un air de crainte se peignit sur leur physionomie.

— Parbleu ! s'écria Thomas, je ne suis pas un grand sorcier, mais je crois que je puis vous donner l'explication de cet étrange rêve. Voyons.

Il prit alors un couteau, fendit le ventre de l'ours, en tira l'estomac qu'il ouvrit, et montra à Grassouillet du pain blanc et du fromage non encore digérés.

— Voici, lui dit-il, les provisions qu'on vous a volées dans la forêt, pendant votre sommeil, et à ses yeux fauves, à sa grande main velue, vous devez ici reconnaître votre voleur. Vous pouvez vous vanter, mon maître, de l'avoir échappé belle !

Grassouillet repartit pour Paris le lendemain, et depuis ce temps-là il a en horreur la chasse au chamois. Mais tous les dimanches, en chassant aux alouettes dans les plaines de Montrouge ou de Saint-Denis, il raconte longuement à ceux qui sont assez polis pour l'écouter tous les détails de sa chasse à l'ours, et comme quoi c'est lui qui l'a tué. Seulement il omet de parler des deux heures qu'il a si cruellement passées sur le lit de fougère de la cabane, au rocher du Milan.

BOITARD.

FIN.



LA VEILLE DE LA SAINT-SYLVESTRE.



ROIS heures sonnaient à la grande horloge du vieux château d'I..., au moment où nous sortions de table, car ma bonne tante tient à ses antiques habitudes. Un froid brouillard et les sourds mugissements du vent du mois de décembre dans les bois dépouillés, avaient attristé la journée. L'aigre cri de la girouette et le rare croassement des corbeaux étaient les seuls indices, pour l'oreille, que la plaine n'était pas inhabitée, et que les animaux luttaienent encore contre une saison rigoureuse ; car le manteau de neige étendu sur toute la nature ne permettait point d'entendre les pas du paysan aventureux que quelque affaire avait décidé à se rendre à la ville. Les troupeaux renfermés semblaient engourdis par le froid ; aucun mugissement ne s'échappait de leurs étables. Ce silence de mort n'avait été troublé, à trois reprises, que par le battement monotone annonçant le passage d'un convoi sur le chemin de fer pratiqué à une faible distance du château. Au moment où nous entrions dans le salon, le brouillard s'était un peu dissipé ; un faible rayon du soleil couchant horizontalement les montagnes et les colorait d'un rouge de sang. Une nuée de corbeaux, qui s'étaient probablement perchés sur la gothique corniche du vieux manoir, prit dans cet instant sa volée en faisant tomber des flocons de neige, et une hulotte,

tapis dans une crevasse, sans doute interrompue dans ses méditations, fit entendre son mugissement.

Ma tante s'arrêta subitement ; une émotion singulière se peignit sur sa figure ordinairement si calme et si pleine de dignité, et, appuyant le bout de ses doigts sur mon bras, avec un air de commandement : "Arthur, me dit-elle, vous ne partirez pas aujourd'hui."

Ce fut mon tour d'être ému. Il n'était jamais venu à l'esprit de personne de la famille qu'une volonté de lady Y... pût être discutée, encore moins enfreinte. Outre ses qualités personnelles, qui la faisaient aimer et respecter par tous ceux qui l'approchaient, sa figure noble et ses manières imposantes, une gravité de caractère qu'elle savait parfaitement concilier avec la bonté du cœur, lui donnaient un air de supériorité devant lequel tout fléchissait instinctivement, et elle s'était si bien accoutumée à cette déférence générale et aveugle, qu'elle eut été aussi étonnée de rencontrer quelqu'un capable d'y manquer, que si elle eût vu un arbre pousser par les feuilles, les racines en l'air.

Qu'on juge donc de la situation toute nouvelle où nous nous trouvâmes l'un et l'autre, lorsque, dans le premier mouvement produit par la surprise que me causait l'ordre inattendu que je recevais, je m'écriai : "Impossible, ma bonne tante, vous savez bien que je suis attendu."

A ces mots inouis, je vis se manifester rapidement, sur sa